

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Marie d'Arbaud, autrice des Amouro de Ribas : une découverte ?

Emmanuel Desiles

Volume 19, Number 2, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096126ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4102>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desiles, E. (2022). Marie d'Arbaud, autrice des Amouro de Ribas : une découverte ? *Voix plurielles*, 19(2), 10–27. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4102>

Article abstract

Cet article se penche sur Marie d'Arbaud, connue pour être la fille du félibre Valère-Martin et mère de Joseph d'Arbaud. Au-delà de cette double filiation, Marie d'Arbaud est l'auteure d'un recueil de poésies intitulé *Lis Amouro de ribas* (*Les mûres des rives*), publié en 1863. Marie d'Arbaud n'en écrira pas d'autre et arrêtera sa production littéraire à 29 ans. Cette étude analyse l'ouvrage lui-même, mais tente aussi de montrer comment déterminisme social et dispositions psychologiques ont leur part de responsabilité dans cette fin de créativité poétique.

© Emmanuel Desiles, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Marie d'Arbaud, autrice des *Amouro de Ribas* : une découverte ?

Emmanuel DESILES, Université Aix-Marseille, France

Résumé

Cet article se penche sur Marie d'Arbaud, connue pour être la fille du félibre Valère-Martin et mère de Joseph d'Arbaud. Au-delà de cette double filiation, Marie d'Arbaud est l'auteure d'un recueil de poésies intitulé *Lis Amouro de ribas* (Les mûres des rives), publié en 1863. Marie d'Arbaud n'en écrira pas d'autre et arrêtera sa production littéraire à 29 ans. Cette étude analyse l'ouvrage lui-même, mais tente aussi de montrer comment déterminisme social et dispositions psychologiques ont leur part de responsabilité dans cette fin de créativité poétique.

Mots-clés

Arbaud, Marie d' ; Littérature d'oc du dix-neuvième siècle ; Ecriture féminine ; Félibrige ; Mistral, Frédéric ; Arbaud, Joseph d'

Marie d'Arbaud, c'est un nom de femme coincé entre deux noms d'hommes. Celui de son père, Valère-Martin, félibre de la première heure et « Felibre di meloun » dans *l'Armana provençau*. Puis celui de son fils, Joseph d'Arbaud (1874-1950), qu'il n'est plus besoin de présenter. À part cela ? Pas grand-chose. Les quelques mentions à celle qui se faisait appeler « La felibresso dóu Cauloun » se répètent, et répètent d'ailleurs peu de choses : son ascendant, son descendant et son recueil de poésies paru en 1863 : *Lis Amouro de ribas* [*Les mûres des rives*]. Pas grand-monde ne semble même avoir lu ce dernier : Julian et Fontan dans *l'Anthologie du Félibrige provençal* (I, 442sq), Claude Gehin dans la revue de *L'Astrado* en 1977 et guère davantage. *Em'acò pas mai*, comme on dit en provençal. Aucune réelle étude critique sur ces vers, encore moins de monographie substantielle sur cette félibresse du Caulon. On sait seulement qu'elle est l'une des rares poétesses du premier Félibrige. Mais qu'a-t-elle écrit ? On ne le sait pas. Car qui irait fouiller dans les strophes d'une autrice qui n'a laissé d'autres traces littéraires qu'un seul recueil de poésies diverses ?

Et, justement, si nous fouillions ? Toute exploration de cet ouvrage ne pourra être qu'une découverte.

La plume

Reprenons tout d'abord ce que nous savons déjà de la femme de plume. Marie d'Arbaud se fit appeler « la felibresso dóu Cauloun » en hommage à la rivière du Caulon (autrement nommée Calavon), qui prend sa source vers Banon et se jette dans la Durance à hauteur de Cavaillon, après avoir arrosé quelques villes et villages du Lubéron, dont Apt. On serait en droit de se demander le pourquoi d'un pseudonyme, au-delà de la tradition félibréenne, largement répandue et entretenue, des *escais-noum*. L'explication en est donnée dans la préface des *Amouro de ribas*, préface qui constitue à elle seule un objet digne d'étude et d'intérêt. En effet, en guise de dédicace à l'une de ses amies, une mystérieuse *Neneto*, Marie d'Arbaud brosse un portrait de son ouvrage, de sa genèse et de la situation dramatique du provençal à la moitié du dix-neuvième siècle.

Élevée par une nourrice provençalophone, Marie va subir les contraintes du tout français une fois retournée dans le giron de sa mère. Désormais il ne lui sera plus possible d'utiliser un vocabulaire qu'elle chérit et qu'elle a sucé avec le lait. Sa génitrice se fait un devoir scrupuleux de la faire entrer dans la norme linguistique de son époque, et contre laquelle le Félibrige a pris à tâche de lutter. Une scission interne dans l'âme de la jeune Marie s'opère en ces années : d'un côté, l'interdit linguistique maternel, de l'autre, l'autorisation, voire la promotion de la même *lengo mespresado*¹. Car il faut dire que, comme ce sera le cas pour une autre autrice provençale, Henriette Dibon, la langue régionale est la langue du côté « père ». Monsieur Valère-Martin est plus que complaisant envers le provençal, il en est un des défenseurs ardents et trône à côté des *primadié* dans les pages de l'*Armana prouvençau*.

On ne s'étonnera donc point si, à l'aune d'un si bel exemple, la jeune Marie outrepassa l'interdit maternel, relayé par l'école et l'Église de l'époque² (le père de Fourvière n'étant pas encore parvenu à la maturité de son travail de provençalisation

1 L'expression, bien sûr, est de Mistral au chant I de *Mirèio* (2^e strophe).

2 « Me mandèron pièi à l'escolo. Aqui, fauguè bèn renuncia au lengage de la bastido ; car i'avié pas un soulet de si mot dins l'abeçarolo ounte nous ensignavon à legi, nimai dins lou catechisme » (*Lis Amouro*, X) [Ensuite on m'envoya à l'école. Là, il fallut bien renoncer aux termes de la *bastide* ; car je n'en rencontrais pas un seul dans le syllabaire où l'on nous enseignait à lire, non plus que dans le catéchisme].

du culte), pour rejoindre la vocation paternelle. C'est d'ailleurs dans ces circonstances que le premier poème voit le jour dans les pages de l'almanach encore tout jeune (nous sommes à la fin des années 50 et l'*Armana* a vu le jour en 1855). Valère-Martin admire l'un des poèmes de sa fille, « Madaleno e lou tavan rous » [Madeleine et la sésie rousse], et en a donné un exemplaire à un mystérieux félibre, Roumanille apparemment, qui en a proposé la publication à la jeune Marie. L'autrice en herbe accepte mais à une seule condition : demeurer anonyme³. Le pacte est passé de part et d'autre et voici la *felibresso dóu Cauloun* entrée en littérature⁴.

On sera peut-être étonné qu'une jeune femme, talentueuse au point de se voir invitée spontanément à être publiée, n'ait pas profité de cette aubaine narcissisante. Il faut dire que, dans le contexte de diglossie de l'époque, parler la langue *dóu brès* n'est guère valorisant. Puis, plus grave encore, il n'est peut-être pas bienséant à une jeune femme de faire primer la création poétique sur les obligations et les devoirs féminins de l'époque. L'autrice s'en fait la rapporteuse et ne semble pas s'en offusquer, bien au contraire :

Quand aguè fini aquéu bèu tèms de couvènt que noun torno plus qu'en soungé, me fauguè bèn intra dins la vido senado, e counsacra di-quatre-part-tres de moun tèms is obro de l'oustau, mai sèns renouncia de founs à la literaturo que tenié bèn pau de plaço, ai ! las ! dins ma journado ; car, dins la vido d'uno femo, m'es avis que la pouèsio, coume lis art d'agradanço, dèu se fourvia davans ce que devèn à Diéu, à la famiho e à la freiressou umano. Aquelo que n'en farié sa principalo obro en leissant la pichouno part i devé, aurié dóu mau d'aquéu paure barbet qu'en se miraiant dins l'aigo d'uno claro font, lachè la car qu'entre si dènt tenié pèr aganta la que poutavo soun retra. (Lis

3 « Lou troubaire coupie aquéu dialogue, e l'oufriguè à si coumpaire de l'*Armana*. Aquésti vouguèron saupre en quau avien affaire. Lou raubaire amistous ié faguè counèisse la masco à coundicioun que me desvelarien pas ! (...) Me noumèron tout-d'un-tèms felibresso, e me batejèron la *Felibresso dóu Cauloun*, o *dóu Calavoun* – tant bèn qu'un enfantounet que si peirin lou fan Jan o Jano, sèns que n'en sache mai » (*Lis Amouro*, XXII) [Le troubadour copia mon dialogue, et le mit sous les yeux de ses confrères de l'*Armana*. Ceux-ci voulurent savoir à qui ils avaient affaire. L'aimable voleur voulut bien le leur découvrir à condition qu'ils ne dévoileraient pas mon incognito. (...) Ils me nommèrent sur le champ *Felibresse*, et me baptisèrent la *Felibresse du Caulon ou du Calavon*, - de même qu'un tout petit enfant auquel ses parrains imposent le nom de Jean ou de Jeanne, sans qu'il en sache davantage.].

4 « Ce que i'a de segur, es que *Madaleno* se moustrè touto entiero dins l'*Armana* de 1860, e fuguère touto candido quand n'en reçaupère un eisemplari em'un galant ómage escri sus la cuberto de la man d'un di baile dóu Felibrige » (*Lis Amouro*, XXII) [Ce qu'il y a de certain, c'est que *Madeleine* parut en entier dans l'Almanach de 1860, et que je fus toute stupéfaite lorsque j'en reçus un exemplaire avec un galant hommage tracé sur la couverture par la main d'un des grands maîtres du *Felibrige*].

Amouro, 6)

[Lorsque fut écoulé ce beau temps de couvent, qui ne revient plus qu'en songe, il fallut bien entrer dans la vie sérieuse, et consacrer les trois-quarts de mon temps aux œuvres domestiques ; mais sans renoncer en plein à la littérature, qui ne prenait qu'une bien faible part, hélas ! de ma journée ; car dans la vie d'une femme, ce me semble, la poésie, comme les arts d'agrément, doit céder le pas à ce que nous devons à Dieu, à la famille et à la fraternité humaine. Celle qui en ferait au contraire sa principale occupation, en laissant la petite part aux devoirs, serait pareille à ce pauvre caniche qui, en se mirant dans l'onde d'une claire fontaine, lâcha la proie qu'il tenait entre ses dents pour s'emparer de celle que portait son image.]

Conservant ainsi toute son humilité et son allégeance à la condition féminine de l'époque, Marie préfère laisser libre cours à son admiration pour les premiers félibres – tous hommes – qu'elle n'a pas l'intention d'égaliser (le texte « La granouio e lou biou » [La grenouille et le bœuf] est tout à fait éclairant sur ce point). Le premier poème du recueil est dédié à ses maîtres, au Félibrige, et la préface est, quant à elle, très précise à cet égard. Elle mentionne Roumanille, Aubanel, Mathieu et bien sûr, déjà en exergue par rapport aux autres félibres, Frédéric Mistral. Marie d'Arbaud écrit à l'extrême fin des années 1850 et au début des années 1860. Son recueil paraît en 1863. Nous sommes en plein essor de *Mirèio*, de l'amitié Mistral-Lamartine, le même Lamartine dont Marie vante la valeur et les vertus de tolérance linguistique. Mais l'admiration n'est pas unilatérale : le même Mistral, au-delà de la simple politesse, envoie une lettre charmante et élogieuse à la jeune félibresse du Caulon. On y lit à propos du poème « La dourgueto » [La petite cruche] :

Noun siéu estouna que la santo Vierge ague mes la man à vosto dourgueto. Aquesto es proun poulido pèr acò ; e faudrié èstre bèn avugle pèr pas recounèisse à la gràci di countour, à la finesso de l'obro, lou gàubi d'uno man divino. L'Armana prouvençau la pousara dins soun eigié, e li felibre ié béuran à la gargato. [...] Urous siéu, Madamisello, de pousqué vous afourti que la lengo de Prouvènço se tèn pèr ounourado mai que mai de vosto bon ajudo e de vosto bello coumpagn⁵.

[Je ne suis pas étonné que la Sainte Vierge ait participé à la réalisation de votre petite cruche. Celle-ci est assez jolie pour cela ; et il faudrait

5 Lettre de Frédéric Mistral à Marie d'Arbaud du 23 août 1861, reproduite par Marie d'Arbaud elle-même dans les notes de son recueil (*Lis Amouro*, 292).

être bien aveugle pour ne pas reconnaître à la grâce des contours, à la finesse de l'œuvre, l'art d'une main divine. L'Almanach provençal puisera dans son bassin avec elle, et les félibres y boiront à la régala. [...] Je suis heureux, Mademoiselle, de pouvoir vous affirmer que la langue de Provence s'estime extrêmement honorée de votre aide précieuse et de votre belle compagnie.]

L'emphase mistralienne ne semble pas feinte. Bien des années plus tard, alors que le fils de Marie, Joseph, entame une correspondance avec le *Mèstre*, celui-ci n'a garde d'oublier la félibresse de la première heure, dans un souvenir tendre, même si plus aucun poème n'est né de sa plume (cf. Jouveau).

Il faut dire que l'hommage et la référence à Mistral dans les *Amouro de ribas* dépassent le simple cadre de la préface. Comment ne pas voir dans ces quelques vers, dans lesquels Marie parle du Caulon, une allusion à la première strophe de *Mirèio* ?

*Aquéu gaudre óublida, desempièi sa neissenco,
Pertout lou seguirai, coume un page fidèu,
Fin qu'à sa mort, ounte s'esperd dins la Durènço ;
Treble o clar, siau o fèr, à mis iue sèmpre es bèu !
Di Felibre avenènt voulountouso escoulano,
Iéu lou vole canta, pèr-ço-qu'es mis amour ;
Sus lou cresten di colo e sus l'erbo di plano,
Iéu lou vole canta, car es moun blound seignour⁶ (Lis Amouro, 4)*

[Ce torrent oublié depuis son berceau, / je le suivrai en tout lieu comme un page fidèle / jusqu'à sa mort, là où il se perd dans la Durance ; / (car) troublé ou limpide, calme ou farouche, à mes yeux il est toujours beau ! / Des félibres courtois écolière pleine de bonne volonté, / moi, je veux le chanter parce qu'il est mes amours ! / Sur la crête des collines et dans l'herbe des plaines, / - moi je veux le chanter, car il est mon blond seigneur].

Pourrions-nous pousser la pointe et suggérer que, dans « *Ajudas-me trouba li plus fini peireto, / - Esmerauda e rubis, nega dins sis auvas, -* » (*Lis Amouro*, 4) [Aidez-moi à découvrir les plus fines pierrettes / - émeraudes et rubis noyés dans ses

6 Comparons avec l'incipit de *Mirèio* :

Cante uno chato de Prouvènço. / Dins lis amour de sa jouvènço, / A través de la Crau, vers la mar, dins li blad, / Umble escoulan dóu grand Oumèro, / Iéu la vole segui. Coume èro / Rèn qu'un chato de la terro, / En foro de la Crau se n'es gaire parla.

[Je chante une jeune fille de Provence. / Dans les amours de sa jeunesse, / à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, / humble écolier du grand Homère, / Je veux la suivre. Comme c'était / seulement une fille de la glèbe, / en dehors de la Crau, il s'en est peu parlé].

grèves –], se trouverait peut-être une préfiguration de l'Angloro, personnage féminin central du *Pouèmo dóu Rose* de Mistral ? Lien direct ou présence, à l'état embryonnaire, du personnage de la dernière épopée de Mistral dans l'inconscient collectif ? La similitude ne laisse pas de surprendre. Marie d'Arbaud n'avait-elle pas non plus suggéré au Maître de poursuivre *Mirèio*, en peignant les sentiments de Vincent après la mort de sa dulcinée⁷ ? (Si Mistral n'a pas rebondi sur ce projet de *suite et continuation*, si commun dans les siècles classiques français, d'autres tels que Louis Scotto l'auront réalisé⁸).

Quoi qu'il en soit, Marie d'Arbaud tient à rester à sa place – petite place à la vérité et bien discrète – emmitouflée dans son anonymat et sa révérence aux modèles, qu'ils soient récents ou plus anciens. Les épigraphes des poèmes des *Amouro de ribas* sont tout à fait éclairantes, dans lesquels Dante et les troubadours tiennent le haut du pavé. On sent nettement dans le recueil la jeune femme qui a lu, et qui n'a pas lu seulement les ouvrages proposés au couvent. Là une influence de Virgile (comme Mistral), ici un texte en dialogue, à la mode socratique ou des tensons troubadouresques, plus loin une inspiration bucolique. Il faut noter sur ce dernier point la quantité de textes apostrophant les éléments de la nature : adresses à de nombreux oiseaux, aux feuilles des arbres, aux cigales, aux insectes, aux papillons... Il y a même un côté « Jean-Henri Fabre » – l'aspect entomologiste en moins – chez notre jeune poétesse. Elle évoque la *lusetto* [le ver luisant], le *grapaud* [crapaud]... autant de personnages-animaux qui feront la bravoure du *felibre di tavan*.

Il est donc assez évident que Marie d'Arbaud s'inscrit aisément, et avec respect, dans la lignée félibréenne de la première heure. Pour elle, comme pour beaucoup de ses contemporains, le Félibrige est un rêve et un espoir. L'une de ses questions rhétoriques, qui orne galamment un poème des *Amouro de ribas*, s'en fait le héraut : « *Eh bèn ! pantai de felibre soun rèn ?* » (*Lis Amouro*, 236) [Eh quoi ! rêveries de poètes ne sont (bonnes à) rien ?].

Marie d'Arbaud, femme de plume un temps, souhaite donc vivre le rêve

7 Voir le poème « E Vincenet ? » [Et Vincent ?] (*Lis Amouro*, 146).

8 Voir l'ouvrage *Lou cant trege* [Le chant treize] de Louis Scotto, *L'Astrado*, 2014.

collectif de la *respelido felibrenco*. Mais pourquoi y a-t-elle donc si peu participé, puisque le talent ne lui manquait point ?

La psyché

Derrière l'aveu d'humilité et la volonté de demeurer « à l'arrière du pré fleuri du Félibrige »⁹, se cachent peut-être d'autres déterminismes inconscients. Formulons une hypothèse : et si Marie d'Arbaud était ce que l'on nomme aujourd'hui en psychologie clinique un sujet *abandonnique* ? Cette affection, mise en lumière par Donald Winnicott et Germaine Guex, a ses divers symptômes et, parmi eux, la crainte que tout vous échappe. Cette crainte peut se manifester de deux façons opposées : soit le sujet s'accroche de toutes ses forces à ce qu'il aime, soit il ne se lance pas de façon durable dans une relation, ou dans un projet, pour ne pas avoir à subir, plus tard, une séparation ou un achèvement qui seraient vécus comme insupportables (voir notamment Guex).

Une lecture, même rapide, des *Amouro de ribas* révèle parfaitement l'abandonnisme de Marie d'Arbaud. L'obsession de la fin des choses s'y manifeste au fil des pages. *E tout degruno, e tout se gasto...* (*Mirèio*, chant X) [Et tout tombe en ruines, et tout en corruption...] aurait pu reprendre à son compte la jeune autrice. Certes, nous sommes au beau milieu du dix-neuvième siècle, en plein romantisme, et la topique de la perte – ou l'inaccessibilité – de ce à quoi l'on aspire le plus est omniprésente. En ce sens, les *Amouro de ribas* ne sont pas une découverte ; l'air du temps y joue à plein. Toutefois la récurrence, avec laquelle la fin de toute chose est évoquée, laisse songeur. Lisons quelques extraits piochés çà et là dans les *Amouro de ribas* :

*Perqué t'en vas, o dindouleto,
Perqué t'en vas tant liuen de iéu ?
[...] Mai l'an que vèn, sout ma téulisso,
Qu saup se me retroubaras ! (Lis Amouro, 72-74)¹⁰*

9 Marie d'Arbaud écrit dans « La granouio e lou biòu » :

Reineto, iéu demourarai / À l'arrière dóu prat flouri dóu Felibrige, / Souto l'erbeto m'escoundrai. (*Lis Amouro*, 8).

[Petite rainette, je demeurerai, moi, / à l'arrière du pré fleuri du *Felibrige* ; / je me cacherai sous l'herbette.]

10 Il est à noter que dans son célèbre poème *Autounado*, Joseph d'Arbaud a lui aussi utilisé l'image de l'hirondelle, pour illustrer la fin de sa jeunesse. Si le motif est commun, il n'en est pas moins fort

[Pourquoi t'en vas-tu, ô hirondelle, / pourquoi t'en vas-tu si loin de moi ? / [...] Mais, l'année qui vient, sous mon toit, / qui sait si tu me retrouveras !]

*Aqui, tenènt d'à ment lis oundeto sablouso
E li vesènt fugi, me sentiéu souloumbrouso,
Car, tout ce que s'envai nous dis proun clar qu'un jour
Auren, sus lou draïou clapeirous de la vido,
Passa, coume a passa l'oundado emblanquesido
Que, davans iéu à l'aubo, es tant liuencho à l'abour. (Lis Amouro, 156)*

[Là, contemplant les flots sablonneux / et les voyant fuir, je me sentais assombrie, / car tout ce qui s'en va nous dit clairement qu'un jour / nous aurons, sur le sentier pierreux de la vie, / passé, comme a passé la vague écumeuse / qui, devant moi à l'aube, en est si loin au crépuscule].

*Tu, que m'aviés tant rejouïdo !
Vuei, en te vesènt barrula,
D'amount, d'avau afatrassido,
Li poulit soungé de ma vido
Emé tu se van envoula ! (Lis Amouro, 232)*

[Toi qui m'avais tant égayée, / aujourd'hui en te voyant errer / par monts et par vaux, toute flétrie, / (je m'aperçois que) les jolis songes de ma vie / se sont envolés avec toi !]

Il résulte de tous ces exemples et aveux une tristesse latente chez notre poétesse, pourtant jeune, voire une frustration à ne pas pouvoir changer le cours des choses. Il y a un vrai deuil de la *praxis*, telle qu'on la nomme en philosophie. Comme l'affirme nettement la psychologie clinique, le sujet abandonnique est souvent sous le coup d'une impuissance affligeante. Ne pouvant remédier à la perte, l'obsession prend tout le champ de vision et d'action. Il n'est donc pas étonnant si le topos peut-être le plus itératif chez Marie d'Arbaud est l'inexorabilité de la mort. Dès « Madaleno e lou tavan rous », un des premiers poèmes de l'autrice, il en est question dans la bouche même de l'insecte :

*La fresquiero
Matiniero
A trauca moun blound mantèu ;
E moun aleto,
Qu'es déjà bleto,
Auprès de tu cerco un toumbèu. (Lis Amouro, 26)*

[La fraîcheur / matinale / a percé mon manteau blond ; / et mon aile, / qui déjà fléchit, / auprès de toi cherche un tombeau].

Plus loin, dans le poème « La campano » [La cloche], Marie évoque son propre glas :

*O campano ! d'aquesto vido
Quand te diran que siéu partido,
Invoco Diéu toucant moun sort ! (Lis Amouro, 40)*

[Ô cloche ! de cette vie / lorsqu'on t'annoncera mon départ, / invoque Dieu touchant mon sort !]

Et ainsi s'adresse-t-elle au chardonneret :

*Se ta vido
M'es ravidó,
De flous curbirai tis os ;
E se more,
Tu, ma sorre,
Vendras canta sus moun cros. (Lis Amouro, 102)*

[Si ton existence / m'est ravie, / je couvrirai tes restes de fleurs ; / et si je meurs, / toi, ma sœur, / tu viendras chanter sur ma fosse].

Si l'on affine tant soit peu l'analyse, ce qui semble constituer le plus tragique (ou le plus pathétique sur le plan littéraire) est l'idée implicite de la séparation. Le troisième poème des *Amouro de ribas*, « Li negadis » [Les noyés], fait justement le lien entre mort et séparation familiale. Un frère et une sœur – des jumeaux ! – se laissent surprendre par une crue du Caulon et y périssent. Au soir, on entend seulement les appels désespérés de leur mère. Qu'il s'agisse d'un événement réel, mis en forme poétique par Marie d'Arbaud, ou d'un fantasme de celle-ci, importe peu à vrai dire. Ce qui est fondamental, par un jeu de mise en abyme assez visible, est que l'autrice associe la cueillette des baies au bord du Caulon (qui était la métaphore du recueil lui-même, dévoilée en préface¹¹) à la disparition des deux jeunes gens

11 Marie d'Arbaud s'en explique très clairement : « Me demandarés bessai perqu'ai pres aquéu titre, pieisque de plus gracios noun n'en mancavo. Acò's verai ; mai iéu ai chausi lou pu simple qu'ai atrouba pèr li pàuri pantai de mi moumen perdu, car siéu pas de l'avis d'aquéli que dison qu'à *marrido aubergo fau bèl ensigne* ; e veici coume : un tantost me permenave à l'oumbro dins un draiòu escoundu e de-long dóu Cauloun. Aviéu à man gaucho lou gaudre que barrulavo sis aigo roussinello, e à man drecho un ribas agarrussi de gròssi róumi, clafido à plen de man de soun fru vernissen. N'í'avié 'n brout tant raubatiéu que me venguè l'envejo de lou cueie. Èro, segur, pas pèr groumandige que fasiéu aquelo piho, mai coume remembranço de ma permenadeto d'aquéu jour, memourable pèr iéu. En m'entournant à moun chambroun, countemplave aquéu brout d'amouro que n'í'avié à bèu boudre, de verdalo, de rouginello, emai de negro ; e m'estudiave pèr que necessita li

(car les jumeaux ont bien péri pour avoir voulu cueillir des baies le long de la rivière). Bref, ce travail métaphorique de cueillette à la fois végétal et poétique, topos éminemment mistralien, conduit à la mort. Serions-nous donc surpris si Marie d'Arbaud achève, dès les *Amouro de ribas*, son chemin poétique ? Ne plus rien créer revient probablement, dans l'inconscient de l'autrice, à ne plus rien risquer – réflexe fréquent chez l'abandonnique, obsédé par la mort et la fuite inexorable du temps qui emporte tout sur son passage – comme la rivière, précisément, et pourquoi pas le Caulon, selon l'image conventionnelle du *fleuve du temps*.

Par voie de conséquence, Marie d'Arbaud est une obsédée du *Tempus fugit*. Le thème se repère un peu partout dans son recueil. Certes il n'est nul besoin de s'appeler la félibresse du Caulon pour mettre au centre de ses douleurs et de son inspiration la fuite du temps. Le motif est éculé, même et surtout au milieu du dix-neuvième siècle. Toutefois, une anecdote biographique viendra confirmer cette obsession toute personnelle chez notre autrice. Si l'on cherche dans le *Tresor dóu Felibrige*, à l'entrée « Cauloun », on y apprend que Marie d'Arbaud est née à Cavailon en 1844. Mistral, de bonne foi et sur la base d'un courrier du mari de la poétesse (Jouveau 20), admet donc que celle-ci avait dix-neuf ans à la publication

pougnoun de si vise li gardavon, car soun gaire requisto, e se lou bon Diéu a rèn fa d'inutile, es pamens verai que ni gènt ni bestiàri se souciron d'aquéu fru que quand n'an ges d'autre, e que i'a rèn de pu coumun e de plus mesquin, à despart de sa flour e de mi pouèsio. E pensant en acò, batejère aquèsti dóu noum d'*Amouro de ribas* : an pas flouri e purga souto lou meme soulèu ? Lis ai pas culido peréu dins li sablas daura dóu Cauloun ? N'í'a pas tambèn un pau de touto meno ?... E tout lou siuen que mete à li sauva d'avalimen, - empressioun, publicacioun, e lou rèsto, - a-ti mai sa resoun d'être que lis espino dóu roumias ?... (*Lis Amouro*, XXIV-XXVI) [Vous me demanderez, peut-être, pourquoi j'ai choisi ce titre lorsqu'il y en avait tant de plus gracieux. Cela est vrai ; mais moi j'ai choisi le plus simple que j'ai trouvé, pour les pauvres rêveries de mes moments perdus, car je ne suis point de l'avis de ceux qui prétendent qu'à *méchante hôtellerie il faut belle enseigne* ; or voici comment : un après-midi je me promenais à l'ombre, dans un sentier caché sur les bords du Coulon. À ma gauche, j'avais le torrent qui roulait ses vagues blondes, et à ma droite, un talus hérissé de grandes ronces semées à pleines mains de leurs fruits vernis. Il y en avait un brin si engageant que l'envie me prit de le cueillir. Ce n'était pas, à coup sûr, par gourmandise que j'emportais ce butin, mais comme un souvenir de ma promenade de ce jour, mémorable pour moi. Et en retournant à ma chambrette, je contemplais ce brin de mûres qui en portait à foison de verdelettes, de rouges et de noires, et je me demandais pour quelle nécessité les piquants de leurs tiges les protègent, car elles sont peu recherchées ; et si Dieu n'a rien fait d'inutile, il n'en est pas moins vrai que ni les hommes ni les animaux ne s'occupent de ce fruit qu'à défaut de tout autre, et qu'il n'est rien de plus commun et de plus mesquin, si ce n'est sa fleur et mes poésies. Et en pensant à cela, je baptisai celles-ci du nom d'*Amouro de ribas* : n'ont-elles pas fleuri et mûri sous le même soleil ? Ne les ai-je pas cueillies également au milieu des sables dorés du Caulon ? N'y en a-t-il pas aussi de toutes qualités ?... Et tout le soin que je mets à les sauver de la destruction, – impression, publication, etc. – a-t-il plus de raison d'être que les épines du hallier ?]

des *Amouro de ribas*. C'est encore cette jeunesse qui est attestée par Claude Gehin ou René Jouveau et Charles Rostaing¹². Or Marie-Thérèse Jouveau a montré l'impossibilité d'une naissance de Marie en 1844. L'autrice est née, en réalité, en 1834, c'est-à-dire dix ans auparavant, comme l'atteste son acte de mariage (Jouveau, 21) ! Ainsi tout le monde semble participer à la tricherie dans la maisonnée : l'épouse, l'époux, et peut-être le fils également, même si Marie-Thérèse Jouveau émet, avec justesse, l'hypothèse que Joseph pourrait avoir cru toute sa vie à l'âge prétendu de sa mère (Jouveau 21).

Cette obsession de la fuite du temps, renvoyant à une non-acceptation de faits mathématiques indéniables, et donc à un leurre chronologique, en dit long sur la lutte intérieure de Marie. Le sentiment d'être dépossédée d'une jeunesse, à laquelle elle a dû fortement tenir, a laissé des traces autant poétiques que familiales. Que les topoi abandonniques soient récurrents dans les *Amouro de ribas* est une chose, qu'on les insuffle à l'entourage en est une autre. Il est donc temps de s'arrêter sur un poème passionnant : « Tintourleto » [Berceuse]. Marie y berce un nourrisson – situation fantasmée car elle n'a en 1860, date du poème, accouché ni de sa fille Berthe ni de son fils Joseph (respectivement nés en 1873 et 1874). Et voici le poison psychologique qu'elle verse à grands traits dans le lait nourricier :

*Oh ! noun counèisses la doulour
E l'amaresso de la vido,
E noun sabes coume es marrido
La draio de pougnoun clafido
Moute s'escampo tant de plour..
Oh ! noun counèisses la doulour
E l'amaresso de la vido !*

*Mai vendran proun li jour catiéu,
E li lagno emé lou mau-traire !
Vendra lou tèms ounte ta maire
Te poudra plus bressa, pecaire !
Nimai te counsoula, moun fiéu !
Vai, vendran proun li jour catiéu
E li lagno emé lou mau-traire ! (Lis Amouro, 166)*

12 On lit chez Charles Rostaing et René Jouveau (105) une assertion assez paradoxale : « Ce recueil d'une jeune fille qui avait dix-neuf ans quand elle écrivit la plupart de ses poèmes ... », dans la mesure où le même ouvrage mentionne la bonne date de naissance de l'autrice (1834 et non 1844). Comme les poèmes sont datés entre 1860 et 1863, Marie d'Arbaud ne pouvait pas avoir 19 ans lors de leur rédaction, mais vingt-six ans au minimum.

[Oh ! tu ne connais pas encore les douleurs / et l'amertume de la vie !
/ et tu ignores combien est rude / cette route jonchée de ronces / où
l'on répand tant de pleurs... / Oh ! non, tu ne connais pas encore les
douleurs / et l'amertume de la vie !

Mais ils ne viendront que trop (tôt) les jours mauvais / et les plaintes
avec les malencontres ! / Il viendra (trop tôt) le temps où ta mère / ne
pourra plus te bercer, hélas ! / ni te consoler, ô mon enfant !... / Va, ils
ne viendront que (trop tôt) les jours mauvais, / et les plaintes et les
malencontres !]

Nul besoin d'être spécialiste en psychologie transgénérationnelle pour entrevoir les conséquences qu'un tel état d'esprit peut entraîner dans l'entourage immédiat, et en particulier sur la descendance en question. J'avais tenté de montrer, dans une étude précédente (Desiles), que la nostalgie et l'abandonnisme de Joseph d'Arbaud étaient moins dus à l'éviction de Mathilde de Magallon qu'à une prédisposition dépressive, antérieure à cette déception. Osons alors formuler l'hypothèse d'une transmission de l'abandonnisme maternel vers le fils. Et si l'on élargit encore la focale, nous pourrions même oser l'hypothèse d'un abandonnisme prégnant dans l'inconscient collectif provençal des dix-neuvième et vingtième siècles. Que Marie d'Arbaud ait eu dix-neuf ans ou vingt-neuf ans à la publication des *Amouro de ribas*, que Joseph, son fils, ait eu confirmation, après le refus du mariage avec Mathilde, d'une profonde inaccessibilité ou pérennité avec les êtres et les choses que nous aimons, importe alors moins que la mise en relief évidente d'un abandonnisme foncier de l'esprit à la fois romantique et provençal dans cette période-là.

Mais, alors, comment s'en sortir ?

La croix

« La sortie est en haut », aurait très bien pu affirmer Marie d'Arbaud. Lorsque l'issue semble impossible à l'horizontale, sur Terre, la poétesse n'entrevoit de solution que transcendante, voire divine. Obsédée par tout ce qui se brise, qui ne se répare plus, l'autrice appelle de ses vœux une réparation, un miracle, défiant par là même toute logique ou habitude terrestre. Dans le poème « La dougueto », une jeune femme brise sa cruche ; oh, symbole ! c'est la Vierge Marie qui lui en offre une

toute neuve (à moins que ce ne soit la même... réparée !). Il s'agit moins ici de surnaturel que de la foi en une action divine efficiente et efficace.

Remarquons à ce propos que les *Amouro de ribas* est un recueil éminemment catholique. On entrevoit sans peine la jeune femme formée au couvent. Un seul coup d'œil sur le sommaire en donnera une preuve indéniable ; les thématiques abordées sont avant tout chrétiennes : « Roumavage » [Pèlerinage], « Ma proumiero coumunioun » [Ma première communion], « Pater Noster » [Notre Père], « Lou dimècre-Cèndre » [Le mercredi des Cendres], « Li Benuranço » [Les Béatitudes], « La Maire de Douleur » [La Mère de Douleur], « La Mounjeto » [La nonnette], « Santo Radegoundo » [Sainte Radegonde], « Bounta de Diéu » [Bonté de Dieu], « Aubado à Santo Ano » [Aubade à Sainte Anne]... Le recueil est d'autant plus un ouvrage chrétien que les références sont toutes à la fois explicites et implicites. Ici une allusion isolée à saint François¹³, là une reprise discrète des *Sermons sur la montagne*¹⁴. C'est d'ailleurs dans cet extrait de l'Évangile que Marie d'Arbaud semble puiser le plus abondamment (*Lis Amouro*, 36, 140, 160). Mais au-delà des références, des gloses et des reprises, un état d'esprit catholique teinte tout le livre. Son illustration des *Béatitudes* (poème « Li Benuranço »), de la *Genèse* (poème « Bounta de Diéu »), du *Notre Père* (poème « Pater Noster ») et d'autres incontournables bibliques, jalonne l'ouvrage et illustre parfaitement le *rudimen*, la *dóutrine* apprise au couvent : cette terre est une vallée de larmes, tout y passe, tout est vanité, il n'y a que Dieu seul de vrai et de pérenne. *Ite missa est*.

Il y a visiblement un règlement du conflit intérieur abandonnique de Marie par la grâce de Dieu et de l'eschatologie chrétienne. Puisque notre jeune femme souffre de l'abandon des choses terrestres, ou de ses habitants, l'idée d'un paradis – très platonicien au demeurant, où rien ne change et où tout s'y retrouve – ouvre la porte de sortie psychique et apaise le conflit. Arrive donc sans surprise toute une thématique d'attente du Paradis, de la Terre Promise, de la Cité de Dieu, au fil des

13 « Sant Francés t'aurié di : Moun fraire ! » [Saint François (d'Assise) t'eût dit : Mon frère !] (*Lis Amouro*, 26).

14 « Verai, noun pode, iéu paureto ! / De ti jour alonga lou cous » (*Lis Amouro*, 26) [Il est vrai, je ne puis, moi pauvrete, / prolonger la durée de tes jours], fait bien sûr écho au fameux « Qui de vous, par ses inquiétudes, peut ajouter une coudée à la durée de sa vie ? » (*Évangile de Matthieu*, VI, 27).

poèmes. Lisons à titre d'exemple – et les occurrences ne manquent pas ! – ces strophes chargées de tant d'espérance :

*Pièi quand vendrié la darriero ouro
De mi fraire, li menariéu
Dins l'oustau ounte noun se plouro
Que de bonur en vesènt Diéu,
E monte canton en touto ouro. (Lis Amouro, 108)*

[Puis lorsque viendrait l'heure dernière / de mes frères, je les conduirais / dans la maison où l'on ne pleure / que de bonheur en voyant Dieu, / et où l'on chante sans cesse].

*Es lou jour de prega la divino clemènci
D'escafa nòsti noum dóu libre de la mort ;
De l'éterne bonur i'a que la penitènci
Que pòu durbi la porto d'or. (130)*

[C'est le jour de prier la divine clémence / d'effacer nos noms du livre de la mort ; / seule la pénitence, du bonheur éternel / peut ouvrir la porte d'or].

*Ansin, pieisqu'a souna toun ouro,
Adiéu, fuieto, parte lèu !...
Vers Diéu, inmourtalo tourtouro,
Au mens iéu m'envoularai !... (234)*

[Ainsi, puisque ton heure a sonné, / adieu ! ma feuillette, pars bientôt !... / Vers Dieu, tourterelle immortelle, / je m'envolerai, moi, au moins !...]

*Se me vos countenta, douno-me 'n pichot nis
Au mendre cantounet de toun grand paradis ;
Alor, sèmpre, o moun Diéu, me veiras risouleto ! (240)*

[Si tu veux me contenter, donne-moi un petit nid / dans le plus petit coin de ton grand paradis ; / alors, ô mon Dieu, tu me verras éternellement soupiner !]

À l'image même de l'arc-en-ciel Marie peint un pont entre ciel et terre :

*En aquelo ouro benurado,
De sa terrenalo presoun
L'amo un moumen descadenado,
E su 'n niéu d'encèns enaurado,
Parlo emé lis amo d'amount. (246)*

[À cette heure bienheureuse, / de sa prison terrestre / l'âme un moment déchaînée, / et élevée sur un nuage d'encens, / s'entretient avec les âmes de là-haut].

La jeune poétesse visiblement confiante dans la résurrection, et la fin des maux terrestres avec elle, se situe entre une vallée des larmes qu'il faut traverser et un ciel qui ne demande qu'à être rejoint. La femme de lettres paraît même quelquefois vouloir prendre un peu d'avance. N'en déplaise au Pascal du « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête¹⁵ », Marie aspire au statut angélique. Elle l'assume sans sourciller dans un poème au titre et au contenu explicites, « S'ère angeloun » [Si j'étais ange], dont le refrain est :

*Oh ! que vourriéu èstre angeloun,
Emé lis alo blanquinello,
La bouco roso, li péu blound,
La voues douceto e cantarello...
Oh ! que vourriéu èstre angeloun ! (Lis Amouro, 104)*

[Oh ! que je voudrais être un ange / aux blanches ailes, / à la bouche rose, aux cheveux blonds, / à la voix douce et harmonieuse... / Oh ! que je voudrais être un ange !]

Ce désir peut surprendre de la part d'une jeune femme de vingt-neuf ans et qui n'a visiblement pas construit encore sa vie sentimentale. Au risque de dénier sa nature humaine et sexuelle, Marie se laisse aller à des désirs d'affranchissement de son statut et de son ontologie. Rien, d'ailleurs, ne permet vraiment d'affirmer que nous avons dans les *Amouro de ribas* une poésie typiquement féminine (si « poésie féminine » veut dire quelque chose, au moins en ce milieu de dix-neuvième siècle). Marie d'Arbaud n'est vraiment pas Marcelle Drutel ! Elle est même l'inverse de celle qui sera l'amie de son fils. Point d'évocations amoureuses, encore moins de mentions érotiques. Il n'y a aucun *calignaire* dans ce recueil : on y parle de Félibrige, de Dieu, d'oiseaux, d'insectes, de la mort, de la tristesse, de la souffrance, mais jamais de joie amoureuse, de *Joi d'amor*, nonobstant les mentions troubadouresques en épigraphes.

Y verrions-nous là un signe sociologique des temps, d'un clergé très présent et régentant les mœurs ? Pourquoi pas. Il peut y avoir aussi une composante plus personnelle chez Marie d'Arbaud, un refus de sa sexualité probablement, ou pour le moins une dissimulation ou une discrétion autour de celle-ci. Retenons que son

15 *Pensées diverses* III, fragments n°31/85.

mariage, très tardif pour l'époque¹⁶, et visiblement le manque d'enthousiasme au sujet de son époux, ainsi que le peu d'engouement que semble y prendre monsieur d'Arbaud lui-même¹⁷, corroborent le fait. L'amour est assez peu présent dans la vie de la poétesse. Madame d'Arbaud s'occupera de son ménage et de ses enfants, monsieur d'Arbaud sera à la chasse – un classique de chez Maupassant ou Flaubert. Dans ces conditions familiales, l'inaccessibilité du futur Joseph à un amour plénier et enthousiasmant se comprend aisément.

Il serait pourtant faux d'affirmer que l'amour a déserté la vie de Marie d'Arbaud ; amour il y a mais non sexué, non érotique, non conjugal. Dans les *Amouro de ribas*, Éros est changé en amour maternel, ou sororal/fraternel, bien plus acceptable pour une jeune fille sortie du couvent. On tente de sauver sa sœur, on berce un enfant, on voudrait aider un insecte ou un oiseau... « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien » disait Saint Paul¹⁸.

Conditionnement clérical ou composante personnelle – ou les deux –, la tentation du cloître est alors bien forte pour la jeune poétesse. Dans le poème « La raubo blanco » [La robe blanche], elle évoque une éventuelle et bienheureuse prise d'habit, qui résonne sans nul doute dans l'âme de la jeune femme :

*Tant, tant preguè la Madaleno,
E tant lou serafin plourè,
Que lou pastre, qu'au jas remeno
L'agnèu perdu, ié perdounè.
E quand aguè la blanco raubo
Que ié rendè l'ange assoula,
La chato urouso, à la primo aubo,
Dins un moustié s'anè 'mbarra. (Lis Amouro, 52)*

[Elle pria tant et tant la Magdeleine, / et le séraphin pleura tellement, / que le pasteur, qui ramène au bercail / l'agneau égaré, lui pardonna. / Et lorsqu'elle eut la robe blanche / que lui rendit le séraphin consolé, / la fille heureuse, dès le lever de l'aube, / alla s'enfermer dans un monastère.]

Il semblerait que Jenny Manivet, la dulcinée de Théodore Aubanel, ait concrétisé le

16 Marie s'est mariée le 25 août 1868 ; elle avait donc trente-quatre ans.

17 Marie-Thérèse Jouveau mentionne, dans son *Joseph d'Arbaud*, que Philippe d'Arbaud (quelquefois nommé Félix d'Arbaud) est régulièrement, voire très régulièrement, absent et qu'il s'adonne avant tout au plaisir de la chasse. C'est d'ailleurs parce qu'il était parti « à la campagne » qu'il répond tardivement à la lettre de Mistral lui demandant la date de naissance de son épouse.

18 Première épître aux Corinthiens, XIII, 2.

projet que Marie d'Arbaud n'a fait que caresser...

Néanmoins, telle une autre moniale, il semblerait que Marie d'Arbaud fasse vœu officieux de silence, de façon consciente ou inconsciente. Sa créativité poétique et provençale s'arrêtera là : une félibresse, un recueil, et pas plus. Le reste de sa vie aura soin de ses deux enfants et de son mas à Meyrargues. Lecteurs, nous pourrions être en droit de le regretter car le talent de Marie d'Arbaud est indéniable. Le recueil est beau et plein de bonnes choses. Mistral le sait : encore un(e), comme Antoine-Blaise Crousillat par exemple¹⁹, que le père de *Mirèio*, ainsi que Joseph Roumanille, auront vu s'éteindre dans ses élans littéraires.

Alors Marie d'Arbaud et ses *Amouro de ribas* : une découverte ? Sans nul doute, si l'on songe que (presque) personne n'a lu le recueil. Pas tout à fait, si l'on fait référence au cadre historico-littéraire, clérical et social du milieu du dix-neuvième siècle : une jeune femme pleine de talent, sortie du couvent, peignait ses angoisses abandonniques et sa foi en une solution divine.

« Rien de nouveau sous le soleil », comme l'affirmait *l'Ecclésiaste* (I, 9), mais ce soleil-là était provençal et féminin. Et là résidait peut-être la nouveauté, la découverte.

Références bibliographiques

Texte de Marie d'Arbaud

Lis Amouro de ribas. Avignon : Roumanille, 1863 [Raphèle-lès-Arles : Culture Provençale et Méridionale, 1980] [ouvrage disponible en version numérique sur le site du Ciel d'Oc, sans la traduction française ni les notes, <https://biblio.ciendoc.com/libre/libr0322.htm>].

Autres textes

Armana prouvençau, numéros de 1855 à 1863.

¹⁹ On se souvient des vers que Crousillat écrit à Roumanille pour répondre aux sollicitations littéraires de celui-ci (Teissier, 62) :

Pour moi, je te l'ai dit, ma muse est paresseuse, / La grande faux du temps, intrépide faucheuse, / A dans son va et vient coupé au ras du cœur / Et mon bonheur en herbe et mon amour en fleur. / Qu'y faire ? Voudrais-tu que l'amoureux de Laure / Me prête ses accents pour pleurnicher encore... / Et satisfaire ainsi quelques énergumènes / Qui s'en amuseraient pour augmenter mes peines. / Je préfère me taire et pour trouver l'oubli / Les plaisirs de la table et l'attrait de mon lit.

- Dibon, Hentiette (dite Farfantello). « Lou mau d'escriéure. Souveni ». *La pouso-raco*. Nîmes : Bené, 1985. 169-241.
- Drutel, Marcelle (dite l'Aubanelenco). *Li desiranço*. Montpellier : Mari-Lavit, 1933.
- Fabre, Jean-Henri. *Oubreto Prouvençalo dóu Felibre di tavan*. Avignon : Roumanille, 1909.
- Fourvière, Xavier de. *La creacioun dóu mounde*. Avignon : Aubanel [Raphèle-lès-Arles : Culture Provençale et Méridionale, 1985, 2 vol].
- . *Li patriarcho*. Avignon : Aubanel [Raphèle-lès-Arles : Culture Provençale et Méridionale, 1985, 2 vol].
- Mistral, Frédéric. *Lou Pouèmo dóu Rose*. Dir. Céline Magrini-Romagnoli. Montfaucon : A l'asard Bautezar !, 2015.
- . *Mirèio*. Dir. Claude Mauron. Montfaucon : A l'asard Bautezar !, 2008.
- Pascal, Blaise. *Pensées*. Dir. Louis Lafuma. Paris, Seuil, 1962, coll. « Essais ».
- Scotto, Louis. *Lou cant trege*. Berre-l'Étang : L'Astrado, 2014.

Études

- Desiles, Emmanuel. « Les femmes dans *L'Antifo* de Joseph d'Arbaud ». *L'Astrado* 55 (2020). 71-94.
- Gehin, Claude. « Marie Martin, la félibresse du Caulon ». *L'Astrado* 14 (1977). 67-72.
- Guex, Germaine. *Le syndrome d'abandon*. Paris : PUF, 1973.
- Jouveau, Marie-Thérèse. *Joseph d'Arbaud*. Nîmes : Bené, 1984.
- Julian, Charles-Pierre et Pierre Fontan. *Anthologie du Félibrige provençal (1850 à nos jours). Poésie*. Vol. 1, *Les fondateurs du Félibrige et les premiers félibres*, Paris : Delagrave, 1920.
- Rostaing. Charles et René Jouveau. *Précis de littérature provençale*. Saint-Rémy-de-Provence : CIREP – Lou Prouvençau à l'Escolo, 1987.
- Teissier, Henri. *Crousillat, doyen des félibres*. Salon-de-Provence : Éditions du Régional, 1948.
- Winnicott, Donald. *La mère suffisamment bonne*. Paris : Payot, 2006, coll. « Petite Bibliothèque Payot ».